

SIMON JOHANNIN

Demande à la brûlure

IDEM • VELLE



AG • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

Dessin de couverture : Jacques Merle.
© Éditions Allia, Paris, 2025.

Me forçant à marcher dans une nuit espagnole
Sans trouver ni toi ni les chiens ni l'air empuanti
des cigarettes,
Je laisse breuvage brûler ma gorge
Malade de ne pouvoir hurler ton nom

Le monde s'embrasera d'un voleur dans sa croupe,
talons de fer étriquant cavernes et montagnes.

Ne vois-tu pas que nous marchons sur les ampoules
d'un ciel si triste de s'éteindre ?

Que faudrait-il, pour que de toi s'évaporent les restes
engloutis de ces histoires qui ne sont pas les tiennes ?

J'ai marché toutes crevasses dehors vers l'appel de la nuit. J'écris poème le coude vissé au marbre, alors que d'un même geste pour rassembler mon être, je teste tout.

Combien en faudra-t-il, de verbes alignés en bateaux
prêts à concourir nos étapes, de diversions pour me
sortir le cœur d'une écume trop salée pour la boire.
De corps morts, de corps vivants sans choisir sous
quels astres le muscle destiné à cela pompe leur sang,
d'amour à brûler sur l'autel de l'amour, de cloîtres
dont on ne s'échappe qu'en s'envolant, pour qu'enfin
s'ouvre, immense, l'aile dans mon dos, fragile de ces
insignifiances.

Farandole de bruits et de fièvre, l'Italie s'invite à ma table alors que je suis seul. Insupportable stridence d'une joie qui n'est pas mienne, que je regarde leur sortir des oreilles de l'autre côté d'une vitre. Ces rythmes ne créeront en moi ni audace, ni sentiments dont on use pour déplacer les îles.

Ce soir, j'ai vingt ans.
J'ai pourtant fait de mon mieux pour vieillir.

Je paye après le verre
Je fume avant la mort
Devant écrire, je m'écoute

Je ne bois seul que dans les cafés
Où les autres s'entassent sur les sacs de leurs rires
Je ne parle qu'à moi-même

Qu'a-t-elle de toi, cette bouteille de citron au regard aguicheur, une essence vague, une odeur puissante que tu actives quand, te mouvant, l'univers entier autour de moi se meut.

Bagues en or aux doigts surplombent la montre au poignet, il achète mon silence d'une bouteille à moitié remplie d'eau où je laisse tomber les mégots de mes braises, qu'avec lui j'aspire et recrache.

Bambino grésille dans mon crâne lorsque enfin la paix me prend, que s'enfoncent et explosent dans ma bouche les semences de devenirs joyeux.

Trois poètes géants crânent en fumant au-dessus de ma tête, quand sa capuche m'approche.
Je n'ai plus rien à dire depuis que ce dernier jour du monde a laissé taire notre conversation.

Ton ventre et tes années te fatiguent, seuls les gestes,
les sourires, la monnaie dans la caisse et les morceaux
d'un monde figé du temps de ta puissance font que ton
cœur énorme tient debout.

J'ai bu, j'ai écrit, j'ai fumé, ma gorge va mal quand je
vais mieux.